

25 OCTOBRE 1967

## La participation helvétique à la V<sup>me</sup> Biennale de Paris



Kurt Fahrner : « Le dialogue ».

LA 5<sup>e</sup> Biennale de Paris fait actuellement couler beaucoup d'encre ! Mérite-t-elle toutes les colères, tous les enthousiasmes, tous les multiples reproches qu'elle suscite ? Nous laisserons le public juge, mais nous ne craignons pas d'écrire qu'au milieu du désert artistique que représente désormais la capitale française, cette manifestation, jeune et tonique, apparaît comme une bombe bienfaisante, un foyer purificateur !...

On a parlé et reparlé des machines agressives et audacieuses qui ont transformé l'enceinte du musée d'art moderne de la ville de Paris en un modeste parc d'attraction ! On a insisté, non sans raison, sur la puissance efficace du jeu, puissance utilisée dans la création artistique. Nous ne reviendrons pas sur ces facteurs positifs, d'abord parce que nous ne nous opposons pas, bien au contraire, à voir l'expression plastique emprunter son inspiration à la machine, ensuite parce que nous croyons délibérément aux pouvoirs infinis du dépassement et du risque.

Toutefois nous regrettons que ces œuvres animées ou du moins appelées à se métamorphoser sous l'influence d'un moteur, n'aient pas été conçues avec soin et demeurent, dès le lendemain du vernissage, résolument immobiles.

En effet, pourquoi accepter qu'au moment où le Salon l'Auto ou de toute autre activité industrielle, offre à l'acheteur une garantie de jour en jour moins limitée, la Biennale de Paris présente des objets mécanisés incapables de fonctionner.

On nous assure que les œuvres exposées qu'au de Tokyo sont fragiles et ne doivent supporter aucun contact parasite. De toute façon, elle montre l'insuffisance de nos fabricants d'automates.

Aussi, la Confédération helvétique a-t-elle demandé, non pas à un fabricant d'horloge, de représenter ses couleurs, mais à un peintre figuratif de défendre sa réputation artistique.

Plus près, à notre avis, des images cotonneuses de Goerg, que des figurines fascinantes des imagiers gothiques, en particulier de celles propres à son compatriote Conrad Witz, le Bâlois Witz Fahrner présente plus d'une demi-douzaine d'œuvres engagées.

Des femmes aguichantes, voire même perverses, comme celles peintes par Cranach, affirment leur obsédante présence, tandis que des compositions, dont les thèmes sont empruntés à notre univers quotidien, précisent la menace qui pèse sur notre civilisation prétentieuse et fragile.

« Le Dialogue » met en scène deux provocantes pucelles assemblées dans un espace clos, en train de se laisser aller à d'imprudentes confidences. Le « cyclorama » représente un vélodrome où, devant un public féminin, une course cycliste, féminine également, restitue selon les propos de Max Bill, exégète de l'artiste « le combat de la femme, décidée à assurer sa suprématie ».

De toute manière, l'art de Kurt Fahrner se montre courageusement non conformiste. C'est une participation que l'on remarque, même si l'on ne partage pas, comme c'est notre cas, son inspiration, sa technique.

R. D.